

Feller éprouvait des sympathies particulières pour cette république parce que son gouvernement avait lutté avec énergie contre la philosophie à la mode qui avait gagné des adeptes même parmi les Turcs connaissant la langue française.

L'Itinéraire montre bien que le temps de Feller était le siècle de l'Europe française ; du reste, il avait trouvé beaucoup de Français de Lorraine en Hongrie et en Transylvanie, venus dans ces pays à la suite de François-Etienne de Lorraine, époux de Marie Thérèse. Mais la diffusion de cette langue marche de pair avec celle des idées à la mode. A Sinigaglia, il trouve sur le même rayon d'une bibliothèque une réfutation de FEBRONIUS et un ouvrage de d'Alembert contre les ordres monastiques. Quelques seigneurs hongrois lui parlent de ce prélat, de l'Esprit des Lois, des Lettres Persanes ; les commentaires de ces écrits lui semblent pires que les textes mêmes. En apprenant que l'indifférence religieuse se répand aussi en Turquie, il ne sait pas s'il faut constater ce fait avec plaisir ou avec regret.

Voyant dans les universités les principaux foyers de propagande des idées qu'il combat, il répète le mot de Rousseau qu'elles répandent plus d'erreurs qu'il n'y en a dans tout le peuple huron. Inutile de dire que Feller est très fier de l'œuvre pédagogique accomplie par la Société dans tous les pays d'Europe. En citant le témoignage admiratif d'un adversaire des jésuites sur leurs méthodes éducatives, il s'écrie : « Tu regere imperio pueros, Jesuita, memento ». A Nancy, il constate avec grand plaisir que les anciens jésuites sont restés très populaires et que les mânes du bon duc Stanislas veillent sur leur réputation. Pendant son séjour en Hongrie, des gens ombrageux avaient voulu prévenir l'esprit du Provincial contre lui, en lui parlant de ses voyages, de sa demeure chez un séculier, mais surtout de sentiments prétendus jansénistes. Comme il put voir ce supérieur, il réussit à dissiper ses préventions. « Mes détracteurs ont toujours empêché que je ne visse les gens auprès desquels ils avaient censuré ma conduite ».

Feller avait montré toujours beaucoup d'intérêt pour les sciences naturelles. En racontant son séjour en Suisse, il discute sur la valeur des divers instruments pour mesurer la hauteur des montagnes, il fait des observations géologiques sur les glissements et les transformations des terrains. Dans les collections de curiosités des seigneurs hongrois, il examine avec un intérêt particulier tous les morceaux de charbon qui présentent des linéaments du bois ou des empreintes de feuilles pour vérifier les théories nouvelles sur l'origine de la houille. Parmi ses amis transylvains figurait aussi le savant minéralogiste Hell. Il examine aussi les variations de l'aiguille aimantée, les propriétés de plusieurs sources minérales, les rapports entre le climat et le relief des pays qu'il traverse. En Suisse, il a la bonne fortune de rencontrer un Anglais très cultivé avec qui il discute au long et au large sur l'origine des montagnes.

Sans avoir subi l'influence de Rousseau, il aime beaucoup les beautés de la nature. A une époque où les écrivains suisses commençaient à découvrir la beauté des paysages alpestres, il se plaît à nous peindre les vastes panoramas des montagnes qui lui montrent la petitesse de l'homme en face du Créateur, mais en vrai homme du 18^e siècle, il a horreur des profondes forêts qui couvraient à cette époque encore une grande partie